HUITIEME LETTRE
SUR L'ŒUVRE
DES CONVULSIONS
Au ſujet des Ecrits intitulés, Examen critique &c. *&* l'Eſprit en Convulſion.

MONSIEUR,

J'ai fait attention dans mes Lettres à toutes les difficultés, que j'ai remarquées dans les differens écrits qui ont paru contre les Convulſions, & j'ai taché d'y répondre. J'ai eu en vue en particulier l'Auteur des Examens; & ſi je ne penſois qu'à défendre les Convulſions, ce que j'ai dit me paroîtroit ſuffiſant. Mais comme cet auteur-ci embraſſe un ſyſtême d'une étendue immenſe, que ſon deſſein eſt de faire diſparoître tout ſurnaturel depuis l'établiſſement de l'Egliſe, & que pour parvenir a faire révoquer en doute les faits les plus certains, il ébranle les fondemens de la confiance raiſonnable, qu'on doit avoir au témoignage des hommes; je crois devoir repréſenter ſon ſyſtême dans toute ſon etendue, afin qu'on en conçoive toute l'horreur qu'on doit en avoir.

Repréſentez-vous, M. tout ce que cet auteur a la témérité d'avancer, ſans s'embarraſſer de rien prouver, uniquement par incrédulité. Il n'y a eu ſelon lui aucune opération du Démon dans toute l'étendue du Paganiſme. Tout ce qui en eſt rapporté dans les hiſtoires eſt inventé, ou n'eſt que l'effet de la ſupercherie de quelques impoſteurs: ce que les Miſſionnaires rapportent de l'efficace du Batême & des exorciſmes de l'Egliſe, pour chaſſer le Démon, dont la puiſſance eſt plus ſenſible

Digitized by Google

dans les pays, dont J. C. n'a pas encore fait la conquête, eſt une illuſion. Tout ce que les Peres nous diſent des poſſédés, eſt un effet de leur ſimplicité ou une ſuite de leurs préventions Il n'eſt pas vrai par conſéquent que les Demons ayent jamais rendu témoignage à la religion, que les Chrétiens ayent eu aucun pouvoir ſur eux & que les Démons l'ayent reconnu. C'eſt ſans raiſon & ſans fondement que les Peres l'ont dit. Il convient que tous les Peres ſans exception ont reconnu dans les Démons une puiſſance ſurnaturelle; mais il récuſe leur témoignage: en devineriez-vous bien la raiſon? « C'eſt parcequ'ils étoient prévenus par le langage des Livres Saints qui pour ſe conformer aux » opinions populaires attribuoient ſouvent au Démon des effets purement naturels. » L'entendez-vous, M. le langage de l'Ecriture interprété unanimement par tous les Peres, n'eſt pas ſa regle. Les Exorciſmes de l'Egliſe portent à faux; & ſi on étoit plus inſtruit, on les retrancheroit à l'égard des poſſédés puiſqu'il n'y en a point. Il n'y a jamais eu de magie dans le monde ni d'enchanteurs: les magiciens de Pharaon étoient des batteleurs & des joueurs de goblets, qui avoient apporté dans des gibecieres, les grenouilles qu'ils ont fait paroître: Moyſe qui voyoit l'impreſſion que ces preſtiges faiſoient ſur Pharaon & ſur ſon peuple, ou a été trompé lui-même, ou n'a pas été aſſez habile pour les ſurprendre & pour découvrir la fraude: tout ce que l'Ecriture Sainte dit contre les Devins, les Magiciens, les Enchanteurs ne prouve point qu'il y en ait eu de véritables: il n'eſt point vrai que Saül ait été agité par l'eſprit malin: les troupes de Prophètes dont il eſt parlé dans le premier livre des Rois, étoient des épileptiques, quoiqu'il ſoit dit que Samuel ſe trouva avec eux, que Saül avant ſon ſacre prophétiſa avec eux, on doit entendre qu'il tomba dans un accès d'épilepſie: la Pitoniſſe qu'il alla conſulter, n'étoit point réellement Pitoniſſe: il n'y avoit point de devins dans Iſraël, lorſqu'il fit contre eux des loix ſi ſeveres; tous ces gens là étoient des impoſteurs; le Démon n'a rien fait de ce qui eſt raporté dans l'hiſtoire de Job; les Exorciſtes Juifs ne chaſſoient point réellement le Démon, quoique J. C. le diſe très clairement; mais il faut ſuppoſer qu'il ſe conformoit quelquefois aux opinions du peuple dans ſes diſcours: tous les dons ſurnaturels ont ceſſé dans l'Egliſe depuis les Apôtres: toutes les révélations dont il eſt parlé depuis les tems apoſtoliques, ſoit dans les premiers tems, ſoit dans ſes derniers, n'ont rien qui empêche de les regarder comme de purs effets d'imagination. Comme ſa propoſition ſur la ceſſation des dons ſurnaturelles eſt générale, & qu'il n'excepte nulle part les miracles, on a tout lieu de craindre qu'il n'en reconnoiſſe aucun depuis les Apôtres; il en parle toujours comme n'étant pas néceſſaires. Preſque toutes ces conſéquences ſont en propres termes dans ſes écrits; & toutes ſont une ſuite évidente de ce qu'il établi, que le Démon n'a aucun pouvoir ſurnaturel par raport à nous.

En vérité, M. les Convulſions ſeroient bien en ſûreté, ſi pour les

Digitized by Google

combattre il falloit faire le ravage que cet auteur fait dans la théologie : je ne m'en prévaudrai pas assûrément. On est étonné qu'il ait fouré une aussi grande multitude de sentimens particuliers, dans un écrit, sur un sujet aussi peu important, qu'il juge que sont les convulsions : je suis effrayé, comme je suis assûré que vous l'êtes vous-même, d'une si prodigieuse temerité. Je crains de sonder un homme de ce caractere, sur les autres points de la religion. Mais ce qui m'effraye davantage, c'est la méthode dont il se sert pour se débarrasser de tous les faits qu'on poura lui objecter. Cette methode, M. est en propres termes celle des incrédules & des libertins : *La nature suffit pour tout expliquer*, & on doit la regarder comme la seule cause de tous les évenemens, & s'inscrire en faux contre tout ce qui passe son pouvoir. Il croit qu'en poussant d'un côté l'incrédulité à l'excès, & en relevant de l'autre sans bornes la puissance de la nature, il viendra à bout de se maintenir dans son système.

La nature d'une part & l'imposture de l'autre, sont pour lui deux principes universels, qui tous deux ensemble embrassent tout. L'un vient à point nommé suppléer à ce que l'autre ne peut expliquer : ou la nature se trouve en défaut, la fourberie vient la relever & l'étendre ; & dès que la fourberie est impuissante, la nature propose aussitôt quelque nouveau phénomene, dont le commun des hommes n'a point oui parler ; mais dont l'on trouve quelques exemples dans les Livres des naturalistes qui se sont épuisés en recherches Tous ses écrits ne visent qu'à l'établissement de ces deux principes, toutes les histoires qu'ils raporte, ne tendent qu'à les prouver : il ramasse sans discernement & sans choix tous les faits qu'il a lû, ou dont il a entendu parler : il lui est indifférent qu'ils soient vrais ou faux, si ils sont vrais, ils montrent les forces de la nature : si ils sont faux, ils prouvent que ceux qui leur ressemblent le sont, ou du moins qu'ils peuvent l'être, ce qui lui suffit. Si on le presse sur les exemples qu'il cite, comme le Bénédictin l'a fait, au sujet de cette femme, dont parle Gerson, qui à l'inspection du front, disoit a chacun les péchés qu'il avoit commis, sa réponse est pag. 29, toute prête : il répondra qu'il ne croit, ni le fait qu'il a voulu expliquer, ni celui qu'il à apporté en preuve : il nie tout ce qu'il lui plaît ; il le nie par principe ; c'est parce qu'il le faut nier. Il n'a pas besoin de la critique ni de l'examen des faits : l'Examen Physique est en même tems pour lui Examen critique ; tout ce qui est au delà de la sphere de la Physique doit être supposé faux : il étendra autant qu'on le lui permettra les forces & les ressources de la nature, pour éviter de traiter de fourbes ceux dont il veut expliquer l'état : s'il les traite de fourbes, c'est leur faute ; pourquoi le forceroit-il d'abandonner la nature. Enfin il veut bien faire de tous ceux en qui il se trouve des choses extraordinaires, des merveilles de la nature, si ils le veulent ; mais si ils refusent cet honneur, l'alternative est terrible, il les déclarera imposteurs.

Avez-vous remarqué l'usage qu'il fait d'une histoire qu'il rapporte

Digitized by Google

pour disposer les esprits à revoquer en doute le miracle du Calvaire ? C'est une histoire d'un grand prix pour un homme qui veut se fixer dans l'incrédulité. Aussi nous avertit-il qu'il en fait grand cas, & qu'il est résolu d'en faire usage. Voici le fait comme il le rapporte. » Si je » disois qu'une Religieuse d'une des plus nombreuses Communautés
Observ. Apol. p. 53 » qui soit dans le Royaume, fut 40. jours & 40. nuits couchée sur » le dos sans parler, sans dormir, sans manger, sans autre nourriture » qu'un peu de bouillon, qu'on lui faisoit couler avec une cueiller, » tandis qu'on lui desserroit les dents avec une autre, & qu'à la commu- » nion d'une neuviéme Messe, qui se disoit à la vue de l'infirmerie, » sous l'interceſſion d'un Saint nouveau, la fille se leva, sans qu'il pa- » rût en elle aucun vestige de maladie; le miracle ne paroîtroit-il pas » évident ? L'Evêque du lieu vint en effet dans le moment accompa- » gné de tous ses Officiers, pour en dresser le procès verbal. Il fut si- » gné par les Medecins, par les Chirurgiens, & par toute la Com- » munauté sans exception. Le nombre des témoins approchoit de 100. » la seule personne guérie ne voulut pas signer. On crut que c'étoit » par un reste de foiblesse d'esprit. Le miracle fut regardé comme in- » dubitable, & n'en étoit pas moins faux. Après une telle experience, » conclud notre auteur, on me pardonnera de n'être pas crédule sur » les nouveaux miracles : » & desormais il ne croira aucun fait qui ne soit revêtu de circonstances plus décisives, que celles qui se trouvent dans celui-ci.

Voilà, M. de ces raisonnemens qu'on entend tous les jours faire aux esprits forts, pour s'autoriser à ne rien croire. On devient impie & libertin, quand on s'en sert par rapport à la Religion, & lorsqu'on en fait usage dans la societé, on rend les hommes ennemis les uns des autres. On anéantit la confiance qui les unit. Qu'avons-nous à faire de disputer avec un pareil homme qui s'endurcit, & ne veut rien croire : qui nous montre un fond d'incrédulité, qui ne cedera pas à 100. témoins & à un examem juridique de tous les faits que nous lui rapporterons. Il devoit dumoins cacher jusqu'à quel point il est incrédule, s'il vouloit conserver du crédit parmi les hommes. Car qui croira ce que dit un homme qui ne croit personne ? Il est aisé d'être crédule & incrédule à l'excès. Mais il y a des bornes entre lesquelles les esprits sages savent se contenir; & s'il falloit choisir entre les deux extrémités, il vaudroit sans comparaison mieux être crédule comme des enfans, que de porter l'incrédulité jusqu'à un excès qui rend odieux dans la société, & insupportable parmi les hommes.

Ces sortes d'histoires servent à faire faire des reflexions sur la profondeur du cœur humain, sur la dissimulation & l'hipocrisie dont il est capable. Elle prouvent qu'il est impénétrable à tout autre qu'à Dieu seul. Mais comme elles sont extrêmement rares, elles ne servent de rien pour regler le jugement des hommes sensés, qui n'exigent sur les choses de cette vie, que la certitude qui convient aux choses humaines, & qui croi-

croiroient bien plus dangereux de douter de 100. miracles certains, que de s'expoſer à ſe tromper ſur un ſeul. S'il s'agiſſoit de faits uniques, qui tendiſſent à renverſer des maximes d'ailleurs certaines, on pourroit les révoquer en doute, quand on verroit qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'ils fuſſent faux. Mais quand les faits ſont multipliés, comme le ſont les miracles qui ſe font aujourd'hui, il eſt impoſſible qu'il n'y en ait aucun de vrai. La certitude qu'on en a n'eſt point fondée ſur la probité : elle l'eſt ſur ce qu'il eſt impoſſible qu'un ſi grand nombre de perſonnes ſoient & trompés & trompeurs ſur un grand nombre de faits extérieurs & ſenſibles dont ils ſont témoins.

Je ne doute pas que notre auteur, ne reconnoiſſe ſes vrais ſentimens dans l'expoſé que j'en viens de faire ; mais comme il ſeroit difficile à d'autres de les concevoir & d'imaginer qu'on pût s'écarter d'une façon ſi étrange de la maniere de raiſonner des autres hommes, je dois rapporter ſes paſſages tout au long, afin qu'on voye clairement que je ne lui impoſe point. Ecoutons le donc lui-même, nous expliquer ſes regles de Logique. Voici, pour le dire en deux mots, la maniere dont on raiſonne : « On a découvert de la fourberie dans certains accidents » des Convulſionnaires, qui paroiſſoient audeſſus des forces de la nature : » donc il y en peut avoir dans ceux qui leur reſſemblent. Les Convul- p. 54. » ſionnaires ſe ſont trompés dans le diſcernement des Reliques, & dans » la découverte des choſes cachées : on les a convaincus de ſupercherie » dans d'autres occaſions : donc il s'en peut trouver dans celles mêmes » ou juſqu'à préſent on ne l'a pas découverte : dès-là ces derniers ne » peuvent paſſer pour ſurnaturels. » Un homme ordinaire concluroit que ſi la fourberie eſt à craindre, il faut avoir recours à l'examen & être attentif à la diſcerner ; mais un ſçavant du premier ordre trouve l'examen tout fait : il décide par un petit nombre de faits, ou il a trouvé de l'impoſture, de ceux qu'il ne connoît pas. « Dès-là, ces derniers » ne peuvent paſſer pour ſurnaturels. » Il s'applaudit enſuite comme s'il avoit fait une grande découverte : « Toutes ces conſéquences, dit-il, ibid, » ſont évidentes à qui ſçait raiſonner : » & moi je lui dis : Toutes ces conſéquences paroîtront fauſſes & abſurdes, & à ceux qui ſavent raiſonner & à ceux qui ne le ſavent pas : il ſuffit de n'avoir pas l'eſprit abſolument renverſé pour les trouver telles. Si l'on ſuivoit de pareilles maximes, il n'y auroit plus rien de certain parmi les hommes : il n'y a point de condition, point d'état, ou il ne ſe ſoit trouvé des fourbes ; point d'Hiſtorien, ou il ne ſe trouve des faits qui ne ſont pas vrais : ainſi on ne doit plus rien croire ; & ſeroit-ce le deſſein de l'Auteur d'établir des regles, pour ne rien croire que ſelon ſa commodité & l'intérêt de ſes ſentimens : il a tant nié de choſes, il renverſe un ſi grand nombre de faits, qu'il lui faut des maximes extremement générales ; & celles qu'il ſuit ne vont à rien moins, qu'à introduire un Pirrhoniſme univerſel & à autoriſer les ſoupçons d'impoſture les plus téméraires, à l'égard de tous ceux ſans exception, qui feront des choſes inexplica-

Digitized by Google

bles par les forces de la nature. On voit par l'exposé que j'ai fait de sa doctrine, qu'il étend cette pernicieuse maniere de raisonner, jusques sur la religion : il s'en sert pour affoiblir l'autorité des Peres de l'Eglise, pour qui il n'inspire que du mépris, en les faisant regarder comme trop crédules & pleins de préjugés.

Non, M. les fourbes en tout genre n'empechent pas qu'on ait une pleine confiance aux personnes dont on connoit la probité : il y a des regles pour faire le discernement nécessaire ; & les exemples rares où l'on est trompé par une profonde hypocrisie, qui aura sçu se cacher aux personnes les plus attentives, ne donnent point droit de se defier de la sincérité de tout le monde. La supercherie & l'imposture de ceux, qui auront contrefait les Convulsions, ou en tout ou en partie, ne donnent point droit de soupçonner ceux dont on connoît la droiture & la sincérité : & d'ailleurs il y a des expériences qui ne dépendent point de la probité des Convulsionnaires & des moyens certains pour éviter d'être trompé. L'auteur à senti qu'il manquoit quelque chose à l'évidence de ses merveilleuses conséquences, & qu'on ne lui passeroit pas ces nouvelles regles de Logique, par le moyen desquelles on conclud du particulier au général. Il a compris que des faits particuliers d'imposture ne pouvoient jamais servir à conclure aussi généralement qu'il en a besoin
p. 23. que tout est imposture. Il convient lui-même qu'un seul fait, qui se trouveroit vrai, & qu'on ne pourroit expliquer par la Physique, renverseroit toute sa méthode, & l'obligeroit de reculer sur tous ses principes : ainsi il lui faut un principe qui n'en laisse pas passer un seul.

Ce principe auquel il a recours, doit causer à tout le monde une étonnante surprise. C'est qu'il lui suffit pour nier un fait qui l'incommode, qu'il ne soit pas métaphysiquement impossible que ce fait ne soit pas
p. 10. faux. » Indépendamment des fourberies avérées, « remarquez ces termes, » qui me donnent droit d'en présumer d'autres, mes explications » n'en sont pas moins concluantes. « Quoi ! quand il n'auroit découvert aucune fourberie, il seroit toujours en droit de conclure que tous les Convulsionnaires qui font des choses qu'il ne peut expliquer, sont des fourbes : il lui faut un autre principe pour soupçonner les Convulsionnaires, que des fourberies avérées. C'est que celui-là, quoique bon, n'est pas assez général : il en faut un qui embrasse tout, & qui ne laisse lieu à aucune exception : & quel sera-t-il ? Ce sera de supposer que les Convulsionnaires sont réellement des fourbes, parce qu'il est possible qu'ils le soient. » Il n'est pas absurde de supposer ce qui n'est
ibid. » pas impossible : « & la supposition est de droit. » Si cette supposi- » tion suffit, pour ôter aux caracteres des Convulsions toute idée de » surnaturel, pourquoi me seroit-elle interdite ? Elle est admise dans » toute dispute réglée. Il n'est point de Logicien, qui ne trouve cette » espece de démonstration légitime. « Le P. Bénédictin avoit relevé cette absurdité qui se fait sentir à tout le monde, de supposer que ceux à qui on a affaire, sont des fourbes, sans l'avoir prouvé : il avoit re-

Digitized by Google

marqué judicieusement, que la méthode que l'auteur avoit suivie » étoit insuffisante, s'il ne montroit que tout est feint ou naturel dans » les Convulsions. « L'auteur répond hardiment, » qu'il suffiroit qu'en » supposant que tout ce qui ne pouroit pas s'expliquer par la Physique étoit feint, il pût satisfaire à toutes les difficultés. Toute supposition doit être admise, lorsque ce qu'on suppose n'est pas impossible, & qu'on en peut conclure ce qu'on entreprend de prouver. « p. 21.

Il faut convenir, M. qu'il y a de faux raisonnemens dont les ignorans ne sont pas capables, & qui n'appartiennent qu'aux demi-savans, qui sont aidés pour les faire, par quelques principes qu'ils prennent de travers. Celui que fait ici l'auteur des Examens est de ce genre; je ne lui conseille pas de faire sitôt présent de sa Logique à l'Auteur de la Recherche de la vérité: il a besoin de l'apprendre de nouveau. Il a lu apparemment quelque part, que lorsqu'on avoit trouvé une hypothèse, ou un principe, pour expliquer un grand nombre d'expériences, on n'étoit pas obligé de l'abandonner, par la difficulté de s'en servir pour rendre raison de tous les faits; qu'il suffisoit qu'on pût s'en servir pour en expliquer clairement & facilement plusieurs, & qu'on entrevit qu'il n'étoit pas impossible de les expliquer tous par la même voie. Cette regle est sûre à proportion que le nombre des faits, dont on peut rendre raison par une hypothèse est plus grand, & que ceux qui sont plus difficiles à expliquer sont plus rares; mais il n'a vu assûrément dans aucune Logique, qu'on fût en droit de contester des expériences, & de les supposer fausses, parce qu'on ne peut les arranger dans une hypothèse. C'est par la critique qu'on doit juger, si les faits sont certains, & non par l'intérêt d'un système. Notre auteur n'a retenu d'une regle si judicieuse que ces termes vagues, qu'on peut quelquefois supposer ce qui n'est pas impossible: & en conséquence il se croit autorisé par les principes de Logique, à nier tout ce qui contredit son système. Il s'étoit déjà mis en droit de le faire par la Physique. Lisez, M. ses écrits & vous verrez qu'il n'établit rien: que toute sa science consiste dans des négatives, & qu'il met tout son esprit à tout renverser & à tout détruire.

Il fait encore un raisonnement aussi absurde que ce premier: vous en jugerez: je rapporterai ses propres termes. » Si j'allois consulter, dit » notre auteur, celui qui a écrit la Lettre (cette Lettre est une feuil- » le volante contre les Examens, qu'il entreprend de réfuter) pour lui p. 9. » demander à quelles marques, je puis juger de la surnaturalité des é- » vénemens, il me diroit sans doute, qu'un tel évenement ne peut être produit, ni par les Loix communes de la nature, ni par l'artifice » des hommes, ni par l'industrie de qui que ce soit. Si donc je pou- » vois assûrer, après l'examen d'un effet, quelque surprenant qu'il parût » que la nature & l'artifice en ont opéré de semblable, je conclurois, » sans héfiter: cet effet n'est point surnaturel: & de même, s'il s'agit de » quelque merveilleux accident de quelque Convulsionnaire, si je dis: on

Digitized by Google

» l'a vu dans d'autres, & ces autres furent convaincus de l'avoir contre-
» fait : donc il n'eſt pas ſurnaturel. » L'auteur eſt ici la dupe d'un ſo-
phiſme à peu-près ſemblable à celui que faiſoit le barbon de Balzac lorſ-
qu'il ſortit du College, pour montrer à ſon pere & à ſa mere qu'il a-
voit apris à raiſonner. Je veux pour le mettre ſur les voies lui faire une
queſtion : ſi un matin on trouvoit dans la pleine de grenelle un bati-
ment tout ſemblable à celui de S. Pierre de Rome, trouveroit-il que
cet effet fut ſurnaturel ? Sans doute que non, s'il ſuivoit ſon princi-
pe : quelque ſurprenant que cet évenement lui parût, » il concluroit
p. 9. » ſans héſiter, qu'il n'eſt point ſurnaturel, parce que l'art en a opéré
» un tout ſemblable « à Rome. Il ſe plaindra ſans doute que j'outre
ſes principes, & il répondra qu'il faudroit dire au contraire, en les ſui-
vant, que ce bâtiment ainſi produit ſeroit un effet ſurnaturel, parce
qu'il n'eſt jamais arrivé que les hommes ayent conſtruit dans une nuit
un édifice auſſi magnifique. Il a raiſon, mais il n'auroit rien à répon-
dre, ſi l'on voyoit tous les matins ce bâtiment croître dans la propor-
tion du travail que les hommes peuvent faire dans une nuit. Il ne faut
pas chercher bien loin la vraie raiſon qui feroit dire que ce bâtiment
ſeroit crû ſurnaturellement. Ce n'eſt point du tout parce que les hom-
mes n'auroient pû en faire un ſemblable, puiſque cela n'eſt pas vrai :
c'eſt uniquement parce qu'ils ne l'auroient pas fait, & qu'on en ſeroit
aſſuré. La ſolution de ce ſophiſme eſt bien aiſée à trouver. Il n'y a
qu'à diſtinguer les faits conſidérés dans leur nature, & ſimplement com-
me poſſibles ; & ces mêmes faits conſidérés comme exiſtans & revêtus
de circonſtances individuelles. Si on les conſidere en eux-mêmes, on
ne décidera qu'ils ſont ſurnaturels abſolument, & que Dieu ſeul peut
les produire, qu'autant qu'on ſera aſſuré qu'ils ſont au deſſus du pou-
voir de toutes les cauſes ſecondes. Mais à l'égard d'un effet préſent &
exiſtant, il n'eſt point du tout queſtion d'examiner quelles ſont les cau-
ſes qui ſont capables de le produire, & ſi la nature, l'artifice, l'induſ-
trie en ont produit de ſemblables. Toutes ces recherches ſont inutiles ;
il s'agit uniquement de ſavoir quelle eſt la cauſe, non pas qui a pû le
produire, mais qui la produit ; & ſi l'on eſt aſſuré que nulle cauſe ſe-
conde ne l'a fait, on eſt pleinement aſſuré que c'eſt Dieu qui en eſt
la cauſe, & que l'effet eſt ſurnaturel.

Il s'imagine qu'il n'y a rien dans tous les faits qu'on rapporte pour
prouver le ſurnaturel, ou divin ou diabolique, qui ne ſoit ſemblable à
ce qu'on a vû dans des maladies ; ou ce qui a été contrefait par des im-
poſteurs : & dès-lors il conclud ſans héſiter, qu'il n'y a rien de ſurnaturel ;
mais ce que la nature peut faire, ce que les impoſteurs peuvent imi-
ter, eſt ſurnaturel, quand il eſt ſûr que la nature ne l'a point fait & qu'il
n'y a point d'impoſture ; & il y a des regles pour s'en aſſurer. Il n'eſt point
vrai que l'idée de miracle ne convienne qu'à un effet qui ſeroit audeſ-
ſus des forces de toutes les créatures. Dieu peut faire par miracle les
plus petites choſes comme les grandes : il a communiqué aux enfans,

aux

Digitized by Google

aux femmes, aux hommes, aux animaux, aux Démons, des forces differentes : il a reglé ces forces ſuivant certaines loix : il peut ſeul ce qui eſt audeſſus de cette meſure qu'il a fixée à tous les Etres ; & il peut ſans ſe ſervir des créatures, faire ſeul ce qu'il leur a donné le pouvoir de faire. Ces differens degrez de force ſont ſurnaturels les uns par rapport aux autres : un enfant n'atteindra pas tout d'un coup à la force d'un homme fort, ſans un miracle.

Si cet auteur avoit fait attention à ce qu'il dit lui-même, qu'il y a des effets qui ne ſont ſurnaturels, que par la maniere dont ils ſont opérés, il auroit été conduit par cette diſtinction au véritable principe. Une bille ſe remue toute ſeule ſur un billard : c'eſt l'exemple dont il ſe ſert. Cet effet eſt ſurnaturel ſelon lui, il n'y a point cependant d'enfant qui ne puiſſe être l'auteur de ce mouvement : notre philoſophe croit que ſi les hommes n'en ſont pas la cauſe, il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe le produire. Il a tort, & il ne prouvera jamais qu'un tel effet ſoit au deſſus de la puiſſance des Anges ; mais s'il convient qu'un auſſi leger changement dans la nature eſt ſurnaturel, quand eſt on aſſuré que les hommes ne l'ont pas produit : ſi c'eſt là ce qu'il entend lorſqu'il reconnoît un ſurnaturel quant à la maniere ; c'eſt à pure perte qu'il s'eſt montré ſi mauvais Logicien : il retombe néceſſairement dans l'obligation de diſcuter les faits, ce qu'il vouloit éviter. Comment poura-t-il autrement que par l'examen, diſcerner ſi un effet proportionné à toutes les cauſes naturelles, eſt ſurnaturel quant à la maniere, ou ſi il ne l'eſt pas : il trouvera dans la critique & dans la Logique des regles pour bien faire ces examens ; mais je crois qu'il eſt le premier qui en ait cherché pour juger des faits, ſans les examiner & ſans même les connoître. C'eſt un homme qui voudroit trouver des voies abrégées, pour raiſonner de tout ; il voudroit ſans étude & ſans rien approfondir décider les plus grandes queſtions ; il appréhende de ſe jetter dans un abyme. Il y a des milliers de faits dans toutes les hiſtoires qui prouvent le pouvoir du Démon. Ces faits ſont atteſtés par des Auteurs contemporains qui en ont ſouvent été eux-mêmes témoins, ou qui nomment des perſonnes dignes de foi qui l'ont été : il n'étoit pas poſſible de rapporter ces faits, avec les autorités qui les certifient & de ne répondre à tous que par un démenti net, comme l'auteur de l'*Eſprit en Convulſion* fait, à l'égard de S. Jérôme, de S. Hilaire & de S. Paulin, ſur un fait qu'ils rapportent tous trois. Ce fait eſt que de leur tems on voyoit aux tombeaux des Saints, des hommes qui s'élevoient d'eux-mêmes en haut : des femmes qui reſtoient ſuſpendues par un pied ſans que leurs habits retombaſſent ſur leur viſage : il ne faudroit pas que l'auteur, ſi il ne vouloit pas s'attirer l'indignation & le mépris de toute la terre, rapportât beaucoup de faits ſemblables & qu'il citât de ſi grands noms s'il n'avoit jamais donné que l'impertinente réponſe qu'il donne ici. *Ce que la vérité demande de nous*, dit il, *c'eſt que nous nions les faits, & que nous diſions ſans héſiter*, remarquez l'inſolence, *ou qu'ils ſont exagérés, ou qu'ils ont été crus trop légerement*. Il vaut ſans comparaiſon mieux inſulter les princi-

pes de Logique par les plus monſtrueux ſophiſmes ; & ſe faire ſiffler dans les écoles, que d'affronter ainſi les plus grands hommes de l'Egliſe, & de révolter la multitude des fideles qui ſont accoutumés à ne les entendre jamais nommer qu'avec reſpect.

L'Auteur paroît ſe reſtraindre dans ſes écrits à combattre le pouvoir ſurnaturel du Démon par rapport à nous. Il ſent bien qu'il dit des choſes nouvelles & capables d'allarmer ; mais ſes principes le trahiſſent. Ils ne ſont concluans, qu'autant qu'ils ôtent tout pouvoir au Démon : ce que cet auteur ne veut pas ; & ce qu'il dit qu'il ne comprend pas, c'eſt que le Démon produiſe réellement quelque effet ſur nous. La différence qui ſe trouveroit dans cet effet d'être ſenſible & remarquable, en quoi conſiſteroit le ſurnaturel, ou d'être inviſible & au deſſus des ſens, ne diminue rien de ſa réalité : c'eſt par cette réalité plus ou moins grande, qu'on doit juger de la grandeur du pouvoir qui l'a produit. Or, M. pour ſatisfaire à ce qu'exige la foi de l'Egliſe, il faut reconnoître que cette puiſſance du Démon eſt une grande puiſſance : qu'il n'y en a point dans le monde qui lui ſoit comparable, qu'elle s'étend ſur nous juſqu'à nous rendre ſes eſclaves, que nous ſommes ſans force par nous-mêmes, pour nous delivrer, que J. C. ſeul à pu le vaincre & nous tirer de ſes fers, qu'il ne ceſſe point depuis notre délivrance de tenter, de nous aſſujettir de nouveau : que nous ſommes trop foibles pour lui réſiſter, que nous ne le pouvons que par la puiſſance que Dieu nous communique, & en nous revêtant de ſes armes : *induite vos armaturam Dei, ut poſſitis ſtare adverſus inſidias Diaboli :* que les combats qu'il nous livre doivent nous cauſer plus de frayeur, que les efforts de tous les hommes réunis, pour nous renverſer : *non eſt nobis colluctatio adverſus carnem & ſanguinem, ſed adverſus principes & poteſtates, adverſus mundi rectores tenebrarum harum, contrà ſpiritualia nequitiæ in cœleſtibus :* enfin qu'un lion rugiſſant qui tourneroit ſans ceſſe autour de nous pour nous dévorer, ne ſeroit pas autant à craindre que ce redoutable ennemi.

Il faut, pour être fidele, embraſſer ces expreſſions dans toute leur étendue, & que l'idée que nous devons nous former du pouvoir du Démon en conſéquence, s'accorde ſi juſte avec elles, que nous les trouvions les plus heureuſes dont on puiſſe ſe ſervir, quand on veut parler de ce pouvoir. L'auteur des *Examens* prononce ſa condamnation, quand il dit dans ſa réponſe à M. de Lan, *que ces expreſſions ne peuvent point ſe prendre à la lettre*, parceque *les Démons ne ſont point réellement les Princes du monde* ; ou *que ce ſont des expreſſions générales & figurées, dont on ne peut rien tirer de précis ſur le pouvoir phyſique des Démons, & moins encore ſur l'étendue qu'il faudroit lui donner.* Ces mots de *pouvoir phyſique*, & de *pouvoir moral*, ſont jettés ici à la traverſe, pour éviter de contredire formellement S. Paul ; & pour ſe conſerver une reſſource en les expliquant, comme on le trouvera à propos, ſelon quon ſera preſſé pour s'accorder avec S. Paul, & avec la foi de l'Egliſe, il faut reconnoître dans le Démon un pouvoir très-réel & très-étendu, & dont les effets ſoient très-réels & très-étendus. Il y a plus, c'eſt que ce pouvoir du

Digitized by Google

Démon s'étend sur l'homme tout entier; sur son corps comme sur son esprit: il s'étend même sur les autres créatures; & c'est la raison pour laquelle on les soumet aussi aux exorcismes. Plus on remonte dans l'antiquité, & plus on remarque dans les chrétiens, de frayeur du Démon, & de précautions pour éviter ses piéges, & pour purifier toutes les créatures qui étoient à leur usage: & c'est assurément une chose déplorable, de voir des hommes audacieux faire tous leurs efforts pour cacher la puissance du Démon, en abolir la croyance, si ils pouvoient, & exposer ceux qui seroient assez malheureux pour les croire, à être enveloppés dans ses filets; pendant que les premiers chrétiens, instruits par les Livres Saints, par les Apôtres, par tous les Peres, par J. C. même, regardoient comme une grande miséricorde, & comme une portion précieuse du dépôt qui leur étoit confié, de connoître ces esprits de tenebres, qui seduisent toute la terre; & d'avoir par cette connoissance, un moyen d'éviter la séduction générale.

Ce n'est pas parceque les Démons sont des esprits malfaisants, que nôtre Philosophe refuse de leur attribuer aucun pouvoir surnaturel par rapport à nous: c'est parceque ce sont des esprits, & qu'il croit contre la raison de reconnoître aucun pouvoir dans les esprits. Comme *ils n'agissent que par leur volonté*, il prétend que si ils pouvoient quelque chose, leur pouvoir seroit infini; car ils pouroient faire tout ce qu'ils voudroient. Il a lu quelque chose d'approchant de cela dans les livres, & il ne l'a pas entendu, comme je le montrerai tout-à-l'heure. Ce que je remarque à présent, c'est qu'en faisant de ce principe l'usage qu'il en fait, il faut qu'il ôte tout pouvoir aux bons Anges comme il l'ôte aux mauvais. La conséquence est trop claire, pour qu'il ne l'ait pas apperçue; ainsi il faut compter que son dessein est de renverser cette autre portion de la théologie & de la religion, qui établit la liaison intime que Dieu a mise entre les Anges & les hommes. Si on s'en rapporte à ce Philosophe, on n'aura plus recours aux Anges, & l'on ne craindra plus les Démons. Mais de quel moyen se servira-t-il pour éluder l'Ecriture, dont l'histoire paroît être celle du commerce des anges avec les hommes, & qui produit dans tous ceux qui la lisent avec pieté & avec foi, l'avantage que le Prophete Elisée demandoit pour son serviteur, d'avoir les yeux ouverts, & de découvrir ce monde invisible, au milieu duquel nous vivons sans le savoir, & dont la vue sert à nous dégoûter des charmes de celui-ci, & à nous rassurer contre ses vaines frayeurs? Je n'imagine pas les réponses que pouront donner nos sçavans: & je serois bien fâché de les imaginer: car s'il me venoit dans l'esprit des raisons pour combattre des verités aussi certaines, je les regarderois comme des suggestions du Démon, & comme une preuve de son pouvoir sur moi.

Ce que je ne saurois concevoir, quoique je m'applique à le comprendre, & ce qui me cause beaucoup de défiance, c'est comment nos Philosophes donnent un si grand pouvoir à la nature, qu'ils ne trouvent rien audessus de ses forces, pendant qu'ils ôtent tout pou-

Digitized by Google

voir aux esprits. C'est donc dans la nature corporelle seule qu'ils reconnoissent du pouvoir : c'est sur elle qu'ils veulent que l'on fixe immobilement les yeux, sans remonter jamais plus haut pour expliquer aucun effet. Ce qui m'effraye c'est que c'est là le principe des Athées. Je suis beaucoup plus effrayé quand je vois l'étendue qu'on donne à ce pouvoir de la nature ; & qu'on prétend expliquer par son moyen, des opérations qui ne sont pas de son ressort, & que je crois constamment être des effets d'une cause supérieure : quand j'entend dire continuellement qu'il ne faut point limiter les forces de la nature, que nous n'en pouvons connoître les bornes. Je suis poussé à bout quand je vois un auteur aussi hardi que le Physicien à avancer des conjectures, entreprendre d'expliquer des faits qui sont certainement surnaturels si ils sont vrais ; convenir qu'il ne lui est pas aisé de les expliquer d'une maniere à le contenter lui-même ; & s'applaudir ensuite d'avoir trouvé dans la nature un fait inexplicable & incompréhensible à la raison, parceque cela le met en droit d'attribuer desormais à la nature tout ce qu'il lui plaira, parceque cela lui ôte la crainte d'être jamais forcé de recourir à une autre puissance.

Exam. 59 *Plus ce fait est surprenant*, dit-il, *plus il nous met en état de tout expliquer, au moins par comparaison.* Il ne veut pas reconnoître de pouvoir dans le Démon, par la crainte qu'on ne puisse en fixer les bornes ; & qu'il n'obscurcisse les miracles dont Dieu seroit l'auteur ; & il ne craint pas cet inconvénient du côté de la nature : c'est-à-dire qu'il plaide la cause des impies & des libertins : il congédie le Démon dont ils ne veulent point entendre parler, & il leur montre dans la nature une puissance illimitée qui les dispense de remonter jusqu'à Dieu. *La seule considération de la nature*,

Ibid. 45. dit-il dans un autre endroit, *doit persuader de ne juger rien d'incroyable de ce que l'on dit d'elle.* Il leur en ouvre les moyens, & les met sur les voies, en établissant, comme il fait, qu'il n'y a point *de maladies incurables d'elles-mêmes*, & que *les révolutions de la nature peuvent les guérir*..... Le miracle *ne consiste qu'en ce que Dieu cause ces*

Obs. Apol. 27. *révolutions en un instant & par sa seule volonté.* L'auteur de l'*Esprit en convulsion* dit la même chose : *Je remarque en passant*, dit-il au Bénédictin, *que vous mettez une distinction chimérique entre les maladies ; il n'y en a point,*

Ibid. 72. *de quelque espece qu'elle soit, qui ne puisse être guérie par un effort de la nature.* Appercevez-vous, M. où cela nous conduit ? D'un côté un pouvoir immense dans la nature corporelle ; & de l'autre le pouvoir des esprits représenté comme impossible & même inconcevable. Nôtre Physicien ne comprend par même comment les esprits ont commerce entre eux. » Tout ce qu'on dit en Théologie du commerce que les purs » esprits, ou ceux qui sont déjà séparés de leur corps, ont entre eux, » est une de ces choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point » entendues, & qui ne sont jamais entrées dans le cœur de l'homme, » nous présumons (remarquez le terme) qu'elle n'est pas impossible, » & même qu'elle doit être. »

Vous voyez bien, M. que c'est par mauvaise humeur contre les esprits

prits, plûtôt que par ignorance des premiers principes d'une bonne Philoſophie, que l'auteur a tant de peine à concevoir le commerce des eſprits entre eux. La liaiſon des eſprits entre eux & avec les autres créatures, eſt auſſi aiſée à comprendre que celle des corps. Afin qu'il y ait communication entre les créatures, il faut que Dieu ſoit entre deux, & qu'il remue les unes & opére en elles à l'occaſion des autres: quand il le fait par des loix conſtantes, c'eſt ce qu'on appelle la nature, que l'on ne doit jamais ſéparer de ſa volonté. Il y a bien de l'apparence que les purs eſprits ſont unis avec nous & avec le monde corporel par des loix fixes, que Dieu aura établies: nous ne connoiſſons pas ces loix; c'eſt ce qui a fait dire à S. Auguſtin, qu'il eſt difficile de déterminer juſqu'où s'étend le pouvoir du Démon, mais il y a bien de l'apparence qu'il en a un ordinaire, réglé ſuivant certaines loix, & que Dieu le modere & le dirige comme celui qu'il communique aux méchans, & que le Démon ne demande d'en recevoir de particulier, que lorſqu'il veut entreprendre quelque choſe au delà de ce pouvoir qui lui eſt fixé.

Quand la Religion ne nous apprendroit pas que Dieu a mis des liaiſons entre toutes les créatures qu'il a formées, la raiſon le feroit conjecturer. Y a-t-il même quelque apparence que Dieu ſe fût déterminé à créer les corps pour les rendre totalement étrangers par rapport aux eſprits, qui ſeuls ſont en état d'en faire uſage, & de faire remonter juſqu'à lui la reconnoiſſance qui lui eſt due pour tout ce qu'il fait. C'eſt un grand ébloüiſſement à notre Philoſophe d'avoir crû impoſſible la communication de ces deux ſubſtances, après que Dieu a uni auſſi intimement en formant l'homme, les corps avec les eſprits, malgré la diſproportion, qui ſe trouve entre ces deux êtres. Eſt-il ſi dificile de concevoir qu'il ait pû donner aux purs eſprits du pouvoir ſur les corps? Je ne ſçai ſi notre Philoſophe croit que le feu de l'enfer ſoit réel: mais s'il le croit, comme il le doit croire, pourquoi les eſprits ne pourroient-ils pas avoir du pouvoir ſur les corps, ſi les corps peuvent en avoir ſur les eſprits? Le notre en a même un ſi grand ſur nous, que nous ſommes en quelque ſorte ſes eſclaves. Il ne faut pas faire un grand effort de raiſon pour concevoir du moins la poſſibilité de tout cela: il n'eſt pas néceſſaire de l'expliquer, il ſuffit de le croire; & c'eſt par où il faut commencer: après quoi on trouve dans les idées les plus pures de la raiſon, des moyens de les faire entendre.

A proprement parler Dieu ſeul a du pouvoir: celui qu'ont les créatures, c'eſt celui-même de Dieu, qui ne leur eſt que prêté. C'eſt Dieu qui produit immédiatement tout ce qui a de la réalité: il le fait ſuivant certaines loix, & ce ſont ces loix conſtantes que Dieu ne dérange que très-rarement, qui forment ce que nous appellons la nature. Dieu tient, pour ainſi parler, toutes ſes créatures en préſence les unes des autres & les rend réciproquement l'occaſion des effets differens qu'il produit: c'eſt dans ce rapport fixé ſuivant des loix générales que con-

Digitized by Google

ſiſte leur force. Je ſuis fâché qu'on ſoit obligé d'apprendre des choſes ſi communes à un auſſi ſçavant homme, que l'auteur des Examens; mais il conviendra que le pouvoir des cauſes ſecondes ainſi expliqué ne déroge en rien à celui de la cauſe premiere, & qu'il ſert au contraire à l'établir & à en montrer l'étendue, & à faire admirer la ſageſſe & la bonté de Dieu, qui en produiſant tout ce qui ſe fait dans l'Univers, auſſi efficacement & auſſi puiſſamment, que ſi il le produiſoit ſeul; ne laiſſe pas de conſerver à ſes créatures l'honneur de l'avoir fait, parcequ'il le fait en conſéquence de leur action ou de leur déſir.

Ce n'eſt point, M. par la crainte d'obſcurcir la puiſſance de Dieu, & de relever trop celle des créatures, que nos Philoſophes ne veulent reconnoître dans les intelligences créées aucun pouvoir ſurnaturel, par rapport à nous. C'eſt par une ſecrete oppoſition à tout ſurnaturel: c'eſt par le deſir d'établir leur ſyſteme favori, que la nature ſuffit pour expliquer tous les faits dont on a connoiſſance, & qu'il vaut mieux ſupoſer de l'impoſture dans ceux qu'on ne peut pas expliquer, que d'avoir recours à un au re puiſſance. Dieu qui ſeul, ſelon ces auteurs, peut faire par lui-même, ce qui eſt au deſſus de la nature, s'eſt borné au tems des Apotres à uſer de ce pouvoir. Tous les dons ſurnaturels ont ceſſé depuis ce tems: il n'en excepte aucun. Je ne ſçai ſi ſon intention eſt d'y comprendre les miracles, & s'il en croit aucun de cette multitude qui ſe ſont faits dans tous les tems, ou s'il les laiſſe dans l'incertitude, comme ceux qui ſe ſont ſous ſes yeux, ſans y prendre intérêt. Toutes ces nouveautés ſont avancées ſans preuve.

Il a trouvé une méthode pour décider de tout ſans rien ſçavoir, & pour réſoudre les difficultés avant même qu'on les ait propoſées, il faut avant tout examen dire de tous les faits qu'on pouroit raporter, pour ſoutenir que les dons ſurnaturels, n'ont pas ceſſé dans l'Egliſe, ce qu'on a dit de tous les autres: qu'ils ſont ou contrefaits, ou des effets de l'imagination, ou des miracles de la nature, il ne fait point de diſtinction des premiers tems & des derniers. Il récuſe les témoignages de S. Juſtin, de S. Irénée, d'Origene, de Tertulien, de S. Cyprien, qui diſent que de leur tems on voyoit encore quelques reſtes du don des gueriſons, de celui des langues, de celui des viſions & de la prophétie. Tous ces dons
Obſ. 11. ſelon notre auteur ne ſont bons à rien: *j'ai dit*, dit notre auteur, *qu'on ne devoit point recevoir de révélations nouvelles parce qu'elles nous étoient inutiles.* Comme c'eſt la raiſon qui doit conduire à la foi, c'eſt moins une privation qu'un honneur pour ceux qui n'ont pas beſoin de ces ſecours, de ne les point avoir. Tous ces dons ſont des ſignes, qui ne ſont que pour les infideles: & il prétend appuyer tous ces étranges paradoxes par l'autorité de S. Paul, qui dit tout le contraire dans l'endroit même qu'il cite; *Prophetia autem non infidelibus ſed fidelibus.* Il ne dit que du don des langues, qu'il eſt un ſigne pour les infideles: *Linguæ in ſignum ſunt infidelibus non fidelibus.*

Ces auteurs ne ſauroient parler Théologie ſans s'éloigner de la croyance

Digitized by Google

commune. L'auteur des Examens a voulu insulter ceux qui ne lui plaisent pas, sur ce qu'ils attendent la venue d'Elie & la conversion des Juifs, conformément aux vues qui sont expliquées dans presque tous les Ecrits de M. Duguet. Il avoit un beau champ pour badiner; car sans doute il paroîtra ridicule à bien des gens qu'on attende comme prochain, un évenement qui se fait attendre depuis 17. siecles. Mais notre auteur, quand il s'applique à rendre ridicules ses adversaires, a toujours un point de vue au delà: c'est d'établir ses sentimens, qui sont toujours d'une témerité excessive. Elie, selon lui, ne doit point venir. La promesse de la venue de ce Prophete fait cependant partie du dépôt confié à l'Eglise, & elle est clairement prédite dans l'Ecriture. Ces excès mettent tous les Théologiens du côté de ceux qu'il attaque: car il n'y en a point qui ne trouve très pardonnable d'attendre Elie plûtôt qu'il ne doit venir, & qui ne soient très choqués d'entendre dire qu'il ne viendra jamais. Il y a quelques années qu'un auteur semblable à celui-ci parut sur les rangs: il avoit la même facilité d'écrire & autant de témerité. Il prétendoit combattre la methode de chercher dans l'écriture un sens plus profond que celui qui se présente d'abord. On lui répondit: il a disparu de dessus la scene: il y a bien que tout le monde étoit révolté contre lui. Seroit-ce ce même homme qui voudroit reparoître, & dont l'auteur des Examens veut nous faire appréhender quelque écrit formidable sur les sens allégoriques? Est-ce que ces gens ci pensent que le jour est venu, où il leur sera permis de tout renverser?

Je vous assure, M. que je le crains: je ne crois point que ce soit sans dessein que cet auteur a lié la cause des Convulsions avec un si grand nombre de vérités capitales. C'est parce qu'il est anciennement ennemi de ces vérités, & qu'il a espéré en faire tomber la croyance, en la chargeant du poids des Convulsions. On entend présentement ce qu'il a voulu dire, quand il a parlé des écarts, des méprises, des bévues, des minuties, où il se plaint que sont tombés les Théologiens, qu'il nomme par dérision *nos sages maitres*. Ce sont les maximes les plus constantes & les regles les plus sûres, dont il s'écarte lui-même. On voit bien qu'il n'a pas étudié dans nos livres: il faut qu'il soit étranger parmi nous, pour avoir osé opposer une tradition de Protestants aux Théologiens Catholiques, & s'être servi d'un pareil moyen pour prouver, contre le sentiment de l'Eglise, que les dons surnaturels ont cessé depuis les Apôtres. S'il nous connoissoit mieux, il seroit plus reservé à nous découvrir les sources où il puise ses sentimens. Je voudrois bien me tromper; mais il me semble que cet homme n'est pas encore fixé dans sa foi: qu'il cherche ce qu'il doit croire, & qu'il ne sait pas que c'est dans les Catéchismes & dans les instructions communes de l'Eglise qu'on doit l'apprendre.

On voit bien par ses écrits, qu'il ne croit pas tous les articles de foi; mais on ne sçait pas, s'il en conserve quelqu'un, & quels sont ceux

Digitized by Google

qu'il aura bien voulu épargner. Il ne nous laisse point de regle pour en juger ; car il abandonne celle de l'Eglise : ce n'est ni l'Ecriture, ni le sentiment des Peres qui le décident ; il en appelle à une loi supérieure : c'est celle de la raison. Dans le fait c'est la sienne propre qui le conduit : *avec cette seule maxime*, dit-il, *sur laquelle ma méthode est fondée,*
Obs. 16. *l'auteur concevra qu'on le peut mener assez loin sans le mener plus loin qu'il ne faut.* Oui, M. on le conçoit & c'est parce qu'on le conçoit qu'on est saisi d'horreur : car on ne voit que trop que cette maxime, qui est celle des Sociniens, peut conduire jusqu'à nier la Trinité, l'Incarnation & les autres Misteres de la Religion, & à rendre chaque particulier arbitre de sa foi, & juge de ce qu'il doit croire ; il se sert dans l'endroit cité de cette belle maxime, pour prouver que Saül n'étoit *point agité par un mauvais esprit*
Exam. pag. 88. *que le Seigneur eut envoyé*, quoique, dit il, *l'histoire Sacrée dise l'un & l'autre en termes exprès.* En vérité, M. je crois que vous en penserez comme moi ; on seroit moins choqué de la témérité qu'il y a de nier un fait attesté d'une maniere si précise, si il s'enveloppoit ; qu'on ne l'est de l'insolence avec laquelle il semble prendre plaisir à donner le démenti à l'Ecriture ; mais c'est qu'il sçait bien qu'il sera obligé de le faire souvent, qu'il prévoit qu'il se trouvera dans bien des occasions, en contradiction avec elle, & qu'il est bien aise de prendre datte dans un endroit, où l'aveuglement ou il est, lui fait croire que la raison oblige à l'abandonner.

Il est parlé dans un si grand nombre d'endroits de l'Ecriture, du pouvoir du Démon, qu'un homme qui prétend le contester, doit se faire des maximes, pour la combattre dans son sens propre & naturel : il n'avoit osé nier dans ses premiers écrits les possessions, dont il est parlé dans l'Evangile, quoiqu'il dût voir que son système ne pouvoit se soutenir, si on convenoit qu'elles étoient réelles, & que personne ne souffriroit qu'il dit que les possessions sont impossibles, quand on feroit attention, qu'elles sont certaines par l'autorité de J. C. même. Il a fait ce qu'il a pu pour en faire douter, sans les nier ouvertement : il s'est contenté d'insinuer
ibid. 37. que *des Théologiens habiles avoient conjecturé, que plusieurs des infirmités que les Ecritures avoient attribuées au Démon, n'avoient point d'autre cause que la nature* ; & que dans les endroits ou les Auteurs sacrés, & J. C. même, disent le contraire ; *ils avoient parlé selon les opinions vulgaires* ; il avoit pris la précaution d'avertir que cette opinion ne diminuoit rien de la grandeur des miracles de J. C. & n'affoiblissoit point les preuves de la vérité de sa mission, qui seroient également fortes, quand on ne trouveroit que de simples guerisons, dans les endroits où il est dit qu'il chassoit
pag. 89. le Démon : *ce n'est pas*, dit il, *l'effet d'un pouvoir moins surnaturel de chasser une fievre &c. que de chasser une légion de Démons.* Enfin il avoit essayé de faire usage de sa méthode pour supprimer le Démon dans deux histoires où il est très clairement marqué, celle de la femme courbée, dans S. Luc ; & celle du lunatique, rapportée dans S. Matthieu chap. 17. & il attendoit apparemment quel succès auroit sa témérité. M. de Lan a tout dérangé ; & il a été forcé de s'expliquer : il a fallu convenir que les

Digitized by Google

les poſſeſſions de l'Evangile étoient réelles; mais ſi elles le ſont, la concluſion n'eſt-elle pas évidente? Ne demeure-t-il pas pour conſtant qu'il a attaqué dans ſes écrits une vérité qui appartient à la foi? Peut-on trouver à la croyance de tous les ſiecles ſur le pouvoir du Démon, un plus ferme appui? Non, M. l'auteur des Examens ne ſe rendra pas; & voilà ce que je trouve horrible: il demeurera conſtant par l'Evangile qu'il y a eu des poſſeſſions réelles: & il ſera auſſi conſtant par la raiſon, qu'elles ſont impoſſibles; mais avec cette difference, qu'on ſera obligé de s'en tenir à ce que dicte la raiſon pour juger de tous les faits, & qu'il faudra mettre à l'écart ce que dit l'Evangile, ſans s'en ſouvenir jamais. Les poſſeſſions de l'Evangile *ſont des faits particuliers, dont on ne peut tirer aucune conſequence: il faut les mettre au rang des choſes que nous croyons, parce qu'elles nous ſont revelées, quoique nous n'en ayons aucune idée, ſur laquelle nous puiſſions raiſonner.* Mais pourquoi, ſi nous ſommes certains que les Démons ont un pouvoir ſurnaturel par rapport à nous, nous ſeroit-il défendu de raiſonner ſur ce pouvoir? Quand bien même nous ne le comprendrions pas, ne ſuffiroit-il pas de le croire, pour autoriſer tout ce que les Peres en ont dit, & pour juſtifier toutes les prieres de l'Egliſe, ſes cérémonies & les exorciſmes qu'elle employe pour chaſſer les Démons? Eſt-ce que nous ne devons pas nous occuper des myſteres? L'auteur ne ſait-il aucun uſage de la foi? Eſt-ce qu'il ne ſait pas que la foi eſt un flambeau qui nous éclaire, qu'elle fortifie notre raiſon, en lui fourniſſant les principes qui lui manquent? Eſt-ce qu'il ne ſe ſouvient pas de cette belle penſée de M. Paſcal, que l'homme eſt plus incompréhenſible à l'homme ſans la connoiſſance du péché originel, que ce myſtere n'eſt incompréhenſible à l'homme? Il en eſt de même du myſtere de l'Incarnation; il eſt incompréhenſible en lui-même, & cependant tous les tréſors de la ſageſſe de Dieu y ſont cachés; & ce devroit être l'unique étude des Chrétiens, qui y trouveroient une ſource de lumiere inépuiſable; parce que c'eſt dans ce myſtere que Dieu a renfermé le dénouement de toutes ſes œuvres: & notre Philoſophe y trouveroit le renverſement de ſon ſyſtême de la raiſon, s'il l'étudioit bien. Mais revenons. Obſ. 72.

Selon notre auteur, la raiſon eſt la loi ſuprême à laquelle il faut toujours en revenir au deſſus de l'Ecriture & des Peres. C'eſt par elle qu'il faut diſcerner quel eſt le ſens de l'Ecriture & juger les Peres. Il a décidé dans ſes écrits un très-grand nombre de queſtions de Théologie: il les a décidées ſans appel, parce qu'il l'a fait dans le dernier tribunal, qui eſt celui de la raiſon. Il n'a eu beſoin d'aucun garant: l'Ecriture & les Peres ne lui ſont d'aucune utilité; mais comme ils l'embarraſſent, il a trouvé deux moyens pour s'en défaire, un pour les Peres, & l'autre pour l'Ecriture. A l'égard des Peres, la réponſe eſt aiſée: ils ne ſont pas infaillibles: donc leur autorité n'eſt d'aucun poids, quand elle n'eſt pas favorable. Ils ſe trompent quelquefois, ils ne ſont pas exempts de préjugés, & *dès qu'il eſt certain qu'ils en ont*, dit-il, *pourquoi ſeroit-il défendu d'examiner leurs autorités, & d'y diſtinguer ce qu'ils appuyent de bonnes* ibid. 26.

Obſ. 31. *raiſons de ce qui paroit en être deſtitué. Faudra-t-il*, dit-il ailleurs ; *que l'auteur des Examens ſe croye un ſçavant univerſel, pour revenir à ce qu'il appelle la doctrine de la raiſon, ſans égard à l'autorité des Peres ?* Pour le coup il a raiſon : il ne faut point de ſcience pour abandonner l'autorité des Peres : il n'eſt pas même néceſſaire qu'il les ait lus. Il ſe ſert enſuite pour diminuer dans les eſprits l'autorité des Peres & affoiblir le reſpect qu'on a pour eux, de la méthode qu'il a employée pour faire douter de la ſincerité des Convulſionnaires & de tous les faits, auxquels il ne peut répondre ; car c'eſt pour lui une méthode générale & un principe univerſel. Il releve les défauts des Peres : il cite des exemples des erreurs dans leſquelles quelques uns ſont tombés ; & il en conclud qu'il doit être en droit de ſuppoſer que la même choſe leur eſt arrivée ſur tous les points, ſur leſquels il ſe trouve en contradiction avec eux. *Quel avantage tirerez-vous après cela de la croyance des anciens ſur le pouvoir des Démons ? On vous répondra tout ſimplement, que cette croyance eſt contraire à la doctrine de la raiſon.*

Pour ce qui regarde l'Ecriture, il n'a pas oſé dire auſſi ouvertement, qu'elle pouvoit nous tromper ; mais en vérité, M. quoiqu'il ſe ſerve d'un détour, il dit préciſément la même choſe : le blaſphéme eſt ſeulement enveloppé ; car l'exception dont il ſe ſert pour éluder ſon autorité eſt d'un auſſi grand uſage pour ſon deſſein, que s'il diſoit qu'elle n'eſt pas une regle certaine de vérité à notre égard. *Les Auteurs ſacrés*, ſelon lui, *parlent quelquefois ſelon les opinions vulgaires.* Ces opinions ſe trouvent ſouvent fauſſes. L'Ecriture ne nous avertit nulle part qu'elles le ſont : & pour lors l'erreur eſt inévitable, ſi nous nous en tenons à ſon autorité. C'eſt par la *doctrine de la raiſon* ſeule que nous pouvons nous en garantir. Nous ſommes les maîtres de recourir à ces expediens toutes les fois que l'Ecriture paroit contraire à la raiſon : c'eſt toujours la raiſon qui doit l'emporter. *Retenez-le bien*, dit l'auteur de l'Eſprit en Convulſion, *c'eſt la raiſon qui doit nous diriger dans l'intelligence du ſens de l'Ecriture ; & toute autorité de l'Ecriture doit être cenſée mal entendue, quand elle eſt contraire à la raiſon.* N'eſt-ce pas débiter au milieu de nous les plus pernicieux principes du Socinianiſme, ôter à l'Ecriture toute autorité pour décider les controverſes, la ſoumettre aux caprices de la raiſon humaine, dont elle doit être la regle : enfin ouvrir la porte à un libertinage d'eſprit, en ôtant tout moyen de l'arrêter ? Ces téméraires écrivains ont vu toutes ces conſéquences : elles leur ont fait plaiſir, & ils ſont réſolus de les pouſſer juſqu'aux derniers excés.

L'auteur des Examens ſe fait l'objection qui vient dans l'eſprit de tout
Obſ. 16. le monde : Si les Auteurs Sacrés parloient ſelon l'opinion des hommes, *ce langage étoit trompeur* dans leur bouche puiſqu'ils *n'en croyoient rien.* L'objection eſt bien propoſée, qu'y répondra-t-il ? Deux choſes. La prémiere que l'erreur de ce langage étoit ſans conſéquence ; & la deuxiéme que les Auteurs Sacrés n'étoient point trompeurs ; mais qu'ils étoient les premiers trompés. *Je ne vois pas*, dit-il, *qu'il y ait beaucoup d'inconvénient à*
Obſ. *ſuppoſer que ceux qui parloient, s'exprimoient ſelon leurs propres penſées :* en

sorte que si les Prophetes vivoient parmi nous, *il soutiendroit contre eux-mêmes* le sens qu'il donne à l'Ecriture ; mais il ne s'agit pas de ceux qui ont servi d'instrument à l'esprit de Dieu, pour composer les Livres SS. Il s'agie de la parole même de Dieu, qui doit faire taire la raison humaine & servir de fondement inébranlable à la croyance de tous les peuples : mais jusqu'où s'étendra cette liberté, de récuser le témoignage des Auteurs Sacrés comme parlant selon les opinions vulgaires : y a-t-il des regles qui la bornent ? Ecoutez bien, M. le principe des Sociniens qu'établit l'auteur : il faut en juger par le but de leur ministere : *ils étoient envoyés pour instruire le peuple des volontés de Dieu, pour lui proposer ses loix & ses préceptes, en un mot pour former ses mœurs. C'étoit en ce point que leur langage ne devoit point être trompeur : ils ne pouvoient donner au bien le nom du mal, ni au mal celui du bien.* Obſ. 16. Ainsi l'Ecriture ne servira de regle infaillible que pour la morale : tout ce qui appartient au dogme sera du ressort de la raison & sur cet article ; elle poura réformer l'Ecriture, sans aller au-delà de ses droits.

L'auteur jette à la traverse pour éblouir, ce qu'il appelle le langage trompeur de l'Ecriture sur le syſteme du monde, que l'Ecriture cependant n'explique nulle part ; mais sa grande méthode c'est de comparer entre elles des choses qui n'ont que de très-légeres ressemblances, quoiqu'elles different essentiellement, pour tirer de l'une à l'autre les inductions qui lui conviennent. Le langage de l'Ecriture n'est point trompeur sur la constitution du monde : un Cartésien déclaré parleroit comme parle l'Ecriture dans tous les endroits que notre auteur a en vue : & quand toute la terre seroit cartésienne on parleroit de même, parce que c'est sur les sens & sur les impressions sensibles que le langage des hommes est formé. Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette impertinente comparaison : je n'ai en vue que d'exposer son syſteme & non de le réfuter ; si ce n'est pas cependant le réfuter que de le faire connoître.

Il étoit impossible de choisir un sujet plus propre, pour faire sentir combien sa méthode est dangereuse, & en même tems quelle est son étendue, que celui qu'il a choisi pour en faire l'application : à sçavoir le pouvoir surnaturel du Démon dans le monde. Tous les Chrétiens reconnoissent ce pouvoir : les exorcismes de l'Eglise & plusieurs de ses prieres ne sont raisonnables qu'en le supposant : cependant selon lui tout le monde est trompé : ce pouvoir du Démon est une chimere ; il est même impossible qu'il en ait. Ce sont les Peres de l'Eglise & l'antiquité qui sont la cause de cette erreur, commune aujourdhui à toutes les sociétés chrétiennes : car il convient que *tous les Peres ont reconnus dans les Démons une puissance miraculeuse* ; mais tous se sont trompés, ils l'ont été par *le langage des Livres Saints, qui pour se conformer aux opinions populaires, attribuoient souvent au Démon des effets purement naturels.* Ibid. 73. Y a-t-il, M. dans les Auteurs bien des exemples d'une pareille témérité ? N'avoit-il pas raison de nous avertir que par le moyen de sa méthode, *il pouvoit nous mener assez loin :* pouvons nous deviner où il nous menera, après un pareil essai ? Mais comment a-t-on sçu que les Auteurs Sacrés

Digitized by Google

ont parlé selon les opinions populaires & non selon leur propre sentiment; ou plûtôt, car ils ont pu être trompés comme le peuple, & c'est ce que l'auteur est plus porté à croire, comment l'esprit de Dieu, qui les inspiroit & dont leurs écrits sont la parole, a-t-il pu leur inspirer les erreurs populaires: les endroits où les Prophètes se sont trompés en parlant & en pensant comme le peuple, sont ils inspirés ne le sont ils pas? Est-ce la parole de Dieu? Que je crains pour l'inspiration des Livres SS. & pour la divinité de l'Ecriture, quand j'entend dire que tout ce que nous y lisons n'est pas vrai & qu'il y a des endroits à réformer! Notre auteur sçait une réponse à tout cela: il sçait tous les endroits, où l'Ecriture a parlé selon les opinions vulgaires. La *doctrine de la raison* le conduit à en faire le discernement; mais si nous voulons juger de la force de sa raison, par l'essai qu'il nous en donne, en voulant prouver qu'il est impossible que le Démon ait un pouvoir surnaturel par rapport à nous, nous trouverons que sa raison est aussi foible que sa foi, & qu'il n'est pas plus Philosophe que Théologien. Est-il possible qu'il n'ait pas pu démêler les differens pouvoirs de la cause premiere & des causes secondes; & qu'il n'ait pas sçu ce que tout écolier de Philosophie sçait, que la puissance de Dieu n'est point diminuée par celle des créatures: & qu'au contraire, c'est parce que Dieu est tout puissant, qu'il communique aux créatures une puissance aussi étendue qu'il lui plait.

L'auteur cite D. Calmet: il pourroit en citer quelqu'autre, c'est pourquoi, pour couper court à ses recherches, je lui dirai ce que M. Bossuet disoit au sujet d'un auteur aussi téméraire que lui; c'est M. Simon. « S'il échape, dit M. Bossuet, à quelque interprète catholique » une ou deux explications, qui les favorise sans que les Auteurs en » ayent assez apperçu les conséquences, nous verrons bientôt qu'ils les » savent relever; mais sans nous contenter d'un ou de deux Auteurs ca» tholiques, qu'il pourra quelquesfois nommer parmi les modernes; nous » croirons toujours être en droit de lui demander de plus sûrs garands » & d'en appeller à l'antiquité, à la Tradition, au consentement una» nime des Peres, en un mot à la regle du Concile de Trente, On ne « doit pas le tenir pour excusé, si en deux ou trois endroits de ceux » que nous reprenons, il nous marque des Catholiques qui auront tra» duit comme lui; & qui n'auront pas toujours été assez attentifs aux » dangereuses conséquences: car pour lui, il ne nous à pu cacher qu'il « les a vues & qu'il a passé par dessus. . . . Il en faut donc toujours » revenir au fond, sans s'excuser par des exemples, qui même se trou» veront rares.»

Je ne sçai par quel dessein, ou par quel travers d'esprit ces deux auteurs, celui des Examens, & celui de l'Esprit en Convulsion ont conspiré à renverser toutes les preuves de la religion & à ne laisser subsister que celle des miracles: *de quelque maniere que les preuves de la religion revelée soient proposées*, dit l'auteur des examens, *elles se reduisent toujours en derniere analyse, aux seuls miracles qu'on doit en ce sens en regarder comme la preuve unique.* Je ne vois pas bien la liaison de cette décision avec ce qu'il

Obs. 70.

ajoûte

ajoûte, comme ſi c'en étoit la preuve, je crains même de l'approfondir. *Les connoiſſances qui forment ce que nous appellons la religion naturelle, ne ſont puiſées que de la ſimple conſidération de la nature : Dieu s'y peint lui-même . . . . ce qui ſuffit pour nous obliger à lui rendre tous les hommages, qu'une créature intelligente doit à ſon Créateur.* L'auteur de l'Eſprit en Convulſion dit la même choſe avec encore plus de préciſion. *Je vois*, dit-il, *dans l'application de votre auteur un embarras :* il importe peu de ſçavoir ce que c'eſt que cet embarras; je ne cite ces paroles que pour la ſuite, qui ne tend à rien de moins, qu'à faire douter ſi la religion des Juifs & celle des Chrétiens, ont été les ſeules véritables. *Celles-ci n'ont au-delà de ce que la raiſon peut apprendre à tous les hommes, que la preuve des miracles : ôtez leur cette preuve unique, toutes leurs révélations ne ſeront plus que des imaginations humaines. Donnez cette preuve aux autres, les voilà toutes également autoriſées.* En vérité, M. je ne comprends rien à ce diſcours, tant je le trouve effroyable, quand je veux m'appliquer à développer ce qui me paroît y être clairement renfermé. Il faut que ces hommes ne connoiſſent gueres les avantages de la religion qu'ils profeſſent pour ne point voir dans ſon établiſſement, dans ſa morale, dans ſes myſteres, dans ſes prophéties, dans J. C. dans le concert des Ecritures anciennes & nouvelles, des preuves éclatantes de ſa divinité. La religion par elle-même, dans ſon tout, eſt comme un Soleil, qui ſe diſtingue par ſa lumiere, des ténebres qui l'environnent : il faut que la grace que Dieu leur a faite de les appeller à la foi ſoit bien avilie & rabaiſſée à leurs yeux, pour avoir oſé dire, par une impiété qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, que la religion des Payens, des Mahométans, des Indiens qui croient la métempſycoſe, n'eſt en rien inférieure au chriſtianiſme, qu'il ne lui manque pour l'égaler ou même pour le ſurpaſſer que d'avoir de ſon côté les miracles : & qu'importe ; ſi tout eſt égal d'ailleurs, qu'on ait pour ſoi les miracles! Y a-t-il quelqu'autre avantage dans les miracles, que de nous conduire à ce qu'il y a de meilleur? Sont-ils néceſſaires, uniquement pour nous faire faire un choix entre deux voies qui ſont égales entr'elles, & qui ne deviennent differentes que parce qu'ils nous déterminent à choiſir l'une plûtôt que l'autre? Il eſt certain que toutes ces conſéquences ſont renfermées clairement dans les paſſages que j'ai rapportés ; mais elles ſont ſi horribles que je ne veux point les attribuer à ces deux Auteurs, comme leur véritable ſentiment : je veux leur donner du tems pour y réfléchir ; & peut-être que leur propres excès leur ouvriront les yeux, & qu'ils comprendront qu'ils doivent s'inſtruire de leur religion qu'ils ne ſçavent pas; & abandonner le deſſein d'écrire ſur des matieres ou ils font autant d'écarts qu'ils font de démarches.

obſ. 71.

Eſprit en Convulſion IV. Lettre pag. 20.

Ce qui m'a le plus choqué dans ce que je viens de rapporter, parcequ'il m'a paru plus médité ; aulieu que peut-être n'ont-ils pas enviſagé les autres conſéquences, quoique très-évidentes : c'eſt ce qu'ils diſent des prophéties, qu'elles n'auroient pas d'autorité, ſi elles n'étoient appuyées des miracles & qu'on pouroit les regarder comme des *imaginations humaines.* C'eſt par une témérité qui tend également au renverſement de la religion que le Bénédictin ſoutient que les miracles tirent des prophéties leur for-

Digitized by Google

ce pour prouver la religion ; & que ces gens-ci disent que les Prophéties tirent leur autorité des miracles : les libertins n'ont qu'à réunir ces deux sentimens pour ne rien croire. Les prophéties & les miracles sont deux preuves de la religion indépendantes l'une de l'autre, qui subsistent par elles-mêmes ; mais qui se fortifient l'une l'autre. Celle qui se tire des prophéties est égale à celle qui se tire des miracles ; peut-être même qu'elle la surpasse, elle a sûrement cet avantage, qu'elle est toujours subsistante, & que l'accomplissement dont on est témoin, fait qu'il est impossible de la révoquer en doute.

Je crains encore que ce ne soit une chose fort méditée & en même tems fort dangereuse, que ce qu'ils disent au même endroit ; que la religion des Juifs & celle des Chrétiens *n'ont rien au delà de ce que la raison peut apprendre à tous les hommes* : je trouve que ce principe est le même que celui dont j'ai déjà parlé, & qui m'a tant fait d'horreur : que le but des Livres Saints se termine *à former les mœurs, que c'est en ce point* qu'on est pleinement assuré *que leur langage ne doit point être trompeur* ; mais que sur tout le reste il faut examiner, s'ils n'ont point parlé suivant les préjugés des *opinions vulgaires* ; & ne recevoir que ce qui est conforme à la raison & dont elle peut être le juge. Il faut séparer de la religion les mysteres ; il faut ou les rabaisser à la mesure de la raison, ou si l'on est forcé de les croire par une autorité trop précise pour pouvoir l'éluder, il faudra en user comme il fait à l'égard des possessions de l'Evangile. *On les regardera comme des faits particuliers dont on ne peut tirer aucune conséquence ; il faut les mettre au rang des choses que nous croions parce qu'elles sont révélées, quoique nous n'en n'ayons aucune idée, sur laquelle nous puissions raisonner :* & on continuera à suivre les principes de la raison, sans s'embarraller s'ils sont opposés à des mysteres dont on n'a point d'idée ; comme il à fait à l'égard du pouvoir du Démon, qu'il continue de croire impossible, après avoir reconnu que les possessions dont il est parlé dans l'Evangile, étoient réelles.

En n'envisageant ainsi dans toutes les Religions *que les connoissances, qui forment ce que nous appellons la religion naturelle, & qui ne sont puisées que de la considération de la nature*, & en ne faisant consister que dans ce fond de connoissances naturelles, ce qui est essentiel dans chacune de ces Religions, il est vrai qu'on les réunit toutes. C'est ensuite à la raison à en séparer tout ce qu'elle ne sçauroit approuver : & la Religion catholique, si on s'en rapporte au jugement de notre auteur, & si on en juge par ses essais, ne sera pas celle où il faudra faire de moindres retranchemens. Je crois, M. que vous voyez clairement que c'est le Déisme tout pur, ou tout au moins le Socinianisme qui est enseigné ici.

Il ne seroit pas étonnant, M. après de tels raisonnemens, que nos auteurs ne fussent pas fort attachés à l'unité de l'Eglise, & qu'ils regardassent les differentes portions qui partagent le Christianisme, comme en faisant partie. Ces differentes sociétés, dans le sentiment de ces écrivains, qui croyent que les dons surnaturels ont cessé dans l'Eglise, ne sont pas autorisées les unes plus que les autres par les miracles : & cependant, selon eux, c'est la seule chose qui distingue les Religions, &

Digitized by Google

qui y mette de la difference ; mais je ne leur attribuerai pas cette erreur, puiſqu'ils ne l'enſeignent pas formellement : je ferai remarquer ſeulement ce nouveau danger de leurs principes, dès qu'ils conduiſent à l'enſeigner. Je demanderai cependant à l'auteur de l'Eſprit en Convulſion de s'expliquer ſur ce qu'il a dit, *que l'uſage qu'on fait aujourd'hui des termes d'hérétique & de ſchiſmatique, lui fait penſer que ſouvent ce ſont des noms qu'on ne donne que trop gratuitement, & qu'on a pu donner de même dans d'autres tems que le nôtre . . . . & que tel qu'on a condamné comme hérétique & ſchiſmatique peut être aux yeux de Dieu un très-grand ſaint* ; & que c'eſt la raiſon pourquoi il n'a point conteſté au Bénédictin que les hérétiques & les ſchiſmatiques ne puiſſent faire des miracles après leur mort. Je ſçai que cela peut être vrai ; mais je ſçai auſſi qu'on peut abuſer étrangement de cette maxime, & qu'on peut l'étendre non ſeulement ſur les perſonnes, qui pourroient être condamnées par une ignorance de fait, en conſéquence de la malice des hommes, qui auroient empêché d'éclaircir la vérité : mais qu'on peut auſſi l'entendre des dogmes que l'Egliſe auroit condamnés comme hérétiques, & qui ſeroient demeurés ſous l'anathême depuis ſa condamnation. C'eſt ſur quoi je deſirerois qu'il s'expliquât. Ces auteurs qui enſeignent des héréſies formelles, ne doivent pas trouver mauvais que nous ayons cette défiance. L'auteur des Examens trouve qu'on a eu tort de condamner les Montaniſtes : il ne croit pas qu'on eût *dû traiter d'héréſie l'opinion qui rejettoit les ſecondes noces.* Je ne ſçais pas s'il le croit encore après la déciſion de l'Egliſe. Je ne crois pas qu'il condamne les ſecondes noces : il n'a que faire de demander qu'on lui faſſe la juſtice de penſer qu'il n'eſt pas Montaniſte. Après tout ce que nous avons vu de lui, on ne le ſoupçonnera jamais de rien croire au delà de ce qu'il faut : mais on appréhende avec raiſon qu'il ne ſoit mécontent de toutes les condamnations, & qu'il ne veuille que l'on conſerve à un chacun la liberté de penſer & de dire tout ce qu'il lui plaît. obſ. 77.

Voilà, M. un eſſai de ce qu'on doit attendre de ces hommes qui ſe donnent pour des ſçavans univerſels, & qui ne veulent avoir que leur propre raiſon pour guide dans l'étude de la Religion : toutes leurs recherches ſe terminent à ne rien croire, & à ne rien établir. Comme ils ne penſent qu'à tout renverſer, ſans vouloir rien épargner, ils le font comme des ſangliers qui ſeroient entrés dans une vigne, qu'ils déracineroient entierement en labourant le champ, où elle avoit été plantée. Dès les premiers Ecrits ils ont eu fait toute leur beſogne : ceux qui ſuivent ne ſont qu'une répétition. Je ne ſçai ſi ce ſont deux différens auteurs, qui ont fait l'Eſprit en Convulſion & les Examens : je croirois que c'eſt le même, parce qu'on y remarque les mêmes principes & la même hardieſſe. Ce ſeroit aſſurément un grand malheur pour l'Egliſe, qu'il ſe trouvât pluſieurs auteurs capables d'écrire avec une telle facilité, & en même tems ſi téméraires. Eſt-ce que ces gens-là s'imaginent que les ramparts de l'Egliſe ſont renverſés par les Convulſions, & que l'héritage du Seigneur eſt donné en proye aux bêtes ſauvages ? Penſent-ils que l'Egliſe ſoit devenue comme une ville priſe

Digitized by Google

d'assaut & abandonnée au pillage? Croyent-ils qu'on les laissera sans rien dire, ébranler les fondemens de la Religion, & renverser les plus importantes vérités? Cessons, M. de disputer sur les Convulsions, & réunissons-nous contre des ennemis déclarés, qui en veulent au dogme, & qui pensent peut-être à jetter les fondemens d'une nouvelle Théologie. Nous avons vu des étincelles de cet incendie dans des écrits, qui ont paru il y a quelques années, & que M. de Montpellier a condamnés. Le livre du P. Courayer cachoit un système très-pernicieux, sous un titre qui ne paroissoit pas devoir allarmer. Peut-être n'avoit-il pas fait son livre tout seul: il y a bien de l'apparence qu'il avoit des complices. Tenons-nous sur nos gardes, M. il y a parmi nous une racine amere, qui cherche à pousser des rejettons & à s'étendre. Ces gens-ci jettent l'allarme: ils paroissent zélés contre les Convulsions: ils ont un autre dessein: ils veulent mettre la Théologie au pillage.

Ils le font avec une insolence insupportable; & comme des hommes qui tâchent d'effrayer par des injures, sentant bien qu'ils ne peuvent convaincre par des raisons. Ils esperent apparament par un ton assuré, & un air mépriſant, couvrir la foiblesse de leurs raisonnemens. Il semble qu'ils veulent se rendre formidables, afin qu'on n'ose les attaquer, parce qu'on appréhende l'insulte de la part même de ceux qu'on ne redoute pas. Pour moi, il me semble, quand je lis de pareils écrits, voir des enfans dans les jours de licence, qui insultent les passans, qui les couvrent de boue, & qui se moquent de fort honnêtes gens, après les avoir rendus ridicules par l'insulte qu'ils leur ont faite.

Seroit-il étonnant après cela que des personnes de ce caractere, qui ont dans la tête de si grandes entrepriſes, s'efforçassent de rendre suspects ceux qu'ils sçavent bien, qui s'opposeront à leurs erreurs avec zéle. L'auteur des Examens s'épuise en possibilités pour faire révoquer en doute les merveilles de Dieu, & pour empêcher que ses freres n'en soient édifiés: & il charge des Théologiens qu'il appréhende, des plus noirs soupçons, sans aucune preuve. Ne lui seroit-il pas plus glorieux de se servir, pour éviter tous les jugemens téméraires, des principes, dont il se sert pour ne rien croire de surnaturel? Ne seroit-il pas plus raisonnable de ne condamner le prochain, de ne le soupçonner même, qu'après avoir épuiſé toutes les possibilités qui tendent à le justifier, plûtôt que de s'obstiner à contester tout surnaturel, aux dépens de la probité de tous les hommes. Ce complot chimérique qu'il attribue à un grand nombre de personnes, dans ses premiers écrits; & qu'il soutient dans tous les autres, est une calomnie horrible, à laquelle on ne peut faire d'autre réponse que celle du P. Valerien: & j'en suis bien faché; car je serois bien aise qu'on ne fût obligé de répondre ainsi qu'à un Jésuite. Mais quand une calomnie n'a pas même une apparence de fondement, qu'on puisse éclaircir, & qui serve à faire remarquer la mépriſe, on est obligé de se servir de ce remede. Je suis &c.

Mentiris impudentiſſimè.

30. *Décembre* 1733.

Digitized by Google